

■ Gnose et dualisme (Conférence faite au CART, Sommières, décembre 2005)

■ Gnose et pensée chrétienne (Conférence faite au Café théologique, Montpellier, 20 février 2006)

Je parlerai non pas en spécialiste de la gnose ou en historien, mais en essayiste littéraire, ou en philosophe, donc *sub specie aeternitatis*. Ce qui m'intéresse c'est l'*attitude gnostique* face à la vie, ses refus et ses choix. Les grands docteurs gnostiques (Basilide, Valentin, Carpocrate, etc.) me semblent bien moins importants que la posture générale qu'ils incarnent, et qui est de tout temps. Ma démarche est proche de celle, bien plus poétique que spécialisée, manifestée par Jacques Lacarrière, dans son livre *Les Gnostiques*¹.

La radicalité du mal

De tout temps les hommes se sont complus à euphémiser ou à relativiser le mal ou le malheur, à en affirmer, non seulement une nécessité ou une inévitabilité, mais bien une finalité, quelle qu'elle soit. Déjà la leçon de la tragédie grecque était : « souffrir pour comprendre », ou bien : « connaissance obtenue par une souffrance » (*pathei mathos, pathèmata mathèmata*). C'est ce qu'on voit dans les Chœurs d'Eschyle par exemple (parabases diverses). Et 25 siècles après, Camus terminera son roman *La Peste* de la même façon : « Le bacille de la peste ne meurt jamais... Il reviendrait, *pour le malheur et l'enseignement des hommes*, apporter ses rats dans une ville heureuse ». On voit que ce philosophe de l'absurde ne l'est pas totalement : on peut appeler si on veut « humanisme » cette sortie de l'absurde. Sartre de même a fait cette conversion, de l'absurde à la consolation, dans un livre dont le titre se suffit à lui-même : *L'existentialisme est un humanisme*. L'absurde n'est donc pas, pour ces auteurs, le dernier mot.

Mais les Gnostiques, eux, y restent résolument et catégoriquement. On peut définir en général l'attitude gnostique comme un refus délibéré et systématique d'euphémiser donc de relativiser le mal ou la souffrance. Le proverbe dit chez nous : « À quelque chose malheur est bon ». Les Gnostiques diraient au contraire, tout à fait obstinément : « À rien malheur n'est bon ».

¹ Gallimard, « Idées ».

Beaucoup de nos proverbes d'ailleurs sont influencés et modelés par la *doxa* (l'opinion publique), laquelle en retour subit l'influence des choix majoritaires, dont l'origine philosophique ou théologique s'est peut-être perdue, mais qui n'ont d'autre but que le voilement euphémisant des choses, à fin évidente de consolation. Ainsi on dit : « Une de perdue, dix de retrouvées ». Un gnostique dirait au contraire : « Une de perdue, une de perdue ». Tautologie majeure, qui s'oppose à toute vision euphémisante donc allégorisante du mal (selon laquelle le mal dirait *autre chose* que lui-même : *allo agoreuein*). Le réel n'est que le réel, et quand il est négatif, il n'est que négatif. Tous les dispositifs culturels « donateurs de sens », quels qu'ils soient, n'y changeront rien. On sait que Nietzsche déjà récusait les « arrière mondes », dont la postulation a pour but de consoler des insuffisances de celui-ci. Aussi il critiquait la « morale », qui est la maladie de l'esprit consistant à vouloir à tout prix justifier moralement les choses, à les tourner de façon acceptable pour la conscience, donc à finalement relativiser le mal. Un des disciples actuels de Nietzsche est Clément Rosset, qui défend lui aussi une vision tautologique du mal, contre la tendance, « humaine trop humaine » pour reprendre les termes de Nietzsche, à son allégorisation.²

Par exemple une phrase comme celle, très connue, de Paul sur la « surabondance » de la grâce : « Or, la loi est intervenue pour que l'offense abondât, mais là où le péché a abondé, la grâce a surabondé » (Ro 5/20), reprise en 1 Tm 1/14 : « et la grâce de notre Seigneur a surabondé, avec la foi et la charité qui est en Jésus-Christ », leur aurait sans doute paru suspecte, à la fois par la sotériologie hasardeuse qu'elle révèle (une sorte de théologie de la Loterie, la grâce « coup de chance », dépossédant l'homme de toute initiative personnelle, sur laquelle on reviendra plus loin)³, et aussi par la relativisation qu'elle fait du malheur même de la chute.

Elle est à l'origine de la formule bien connue : « *Felix culpa, quae talem ac tantum meruit habere redemptorem* » (« Bienheureuse faute, qui nous a valu un si grand rédempteur »). Bien sûr, formule et idée sont consolantes. On peut parler de *felix culpa*, l'expression étant prise métaphoriquement, en bien des contextes.

La pensée chrétienne orthodoxe, représentée ici par Claudel (*Le Soulier de satin*), peut dire que même le péché, le péché aussi sert. « Dieu écrit droit avec des lignes courbes » : Paul Claudel citait volontiers ce proverbe portugais. Cet *etiam peccata*, il l'a tiré peut-être de Lc 7/49, version Vulgate : « *Et coeperunt qui simul accumbebant dicere intra se quis est hic qui etiam peccata dimittit ?* » (« Les convives se mirent à dire en eux-mêmes: 'Qui est cet homme qui va jusqu'à pardonner les péchés ?' »). Claudel incarne bien ici la voix de l'orthodoxie

² *Logique du pire*, PUF, etc.

³ « À la grâce toute puissante et arbitraire, les Gnostiques ont voulu seulement substituer la notion grecque d'initiation qui laisse à l'homme toutes ses chances. » Camus, *L'Homme révolté*, p. 51 [Grand Robert, art. : « Gnostique »].

catholique : mais il est aux antipodes de l'esprit gnostique : je peux gager sans risque d'ailleurs qu'il l'eût anathémisé sans rémission...

Mais il y a de ce scénario de la *felix culpa* bien des versions laïcisées. L'une d'entre elles est l'optimisme historique de Hegel : pour lui toute la négativité existant dans le monde se dissout dans le processus historique qui l'englobe, comme un morceau de sucre dans de l'eau. Pour Hegel, on le sait, il y a une positivité du négatif. Le mal n'est qu'une étape, un moins être, l'ensemble de la réalité, qui est un processus historique et social, le relativise. Si l'esclavage a été nécessaire à tel ou tel moment dans le cours de l'histoire, il en a été justifié. La leçon est évidemment un *Vae victis !*, un « Malheur aux vaincus ! » généralisés. Et une absolution tout aussi générale donnée aux vainqueurs. L'équivalent littéraire de cette vision (car l'esprit humain est un, et rien ne borne un sujet : *Mélange c'est l'esprit*) est le monde de Balzac, où la victoire vaut pardon, et à propos duquel Alain parle d'un *nihil admirari* (« ne s'étonner de rien ») d'essence jésuite⁴. Beaucoup d'historiens ont aussi cette tendance, à tirer du triomphe d'un parti ou d'une idée sa justification. Les Gnostiques au contraire ici s'étonneraient toujours, ce qui revient à se révolter toujours.

Schopenhauer a eu beau railler Hegel, Kierkegaard a eu beau dire à son propos : « Il ne faut pas clouer le Christ sur la croix du concept », l'hégélianisme et sa version appliquée aux réalités sociales, le marxisme, ont été très présents aux 19^e et jusqu'à la fin du 20^e. Ce sont des optimismes séculiers, mais évidemment anti-agnostiques d'inspiration.

À l'inverse, les pessimismes historiques, comme ceux de Beckett (« Rien à faire », début de *En attendant Godot*), ou de Cioran (*Histoire et utopie*), sont des résurrections du gnosticisme. Et comme le marxisme planétaire s'est décomposé récemment avec la fin du communisme, cette idéologie optimiste ayant fini dans une réalité tragique, il y a là peut-être une nouvelle chance pour un renouveau de la gnose.

Le mauvais Démiurge

Le monde qu'on voit nous montre à l'évidence le règne du mal et de la souffrance, qu'il ne sert à rien, sauf à s'aveugler délibérément, d'euphémiser ou de relativiser. Il y a une essentielle lucidité gnostique là-dessus. De qui donc ce monde-ci est-il l'œuvre ? D'un Dieu bon ? Sûrement pas. Certes il peut exister, et pour la plupart des Gnostiques effectivement il existe, comme Plénitude ou Plérôme, au-dessus de tout. Mais simplement on ne peut pas conclure à partir de la seule vision de ce monde-ci à son existence. Soit un cageot d'oranges. La première rangée est pourrie. Quelle probabilité concernant celle d'en-dessous ? Qu'elle aussi sera pourrie. Il est possible qu'elle ne le soit pas. Mais on ne peut raisonnablement conclure à partir de la considération de la première rangée que la seconde soit différente. Ce qui est en question n'est pas la possibilité

⁴ Avec Balzac.

d'existence, mais la probabilité de la conclusion, ou de l'inférence, comme dit Hume dans ses *Dialogues sur la religion naturelle*. De la considération de ce monde-ci on ne peut tirer logiquement l'idée d'un Dieu bon.

Logiquement, il ne peut être l'œuvre que d'un mauvais Dieu, ou un méchant Dieu. C'est lui que les Gnostiques appellent le *Démiurge*. C'est un être certes émanant de l'Être suprême, mais qui est considéré comme malfaisant. « Émanation » doit être pris ici non dans le sens catholique traditionnel où le Fils émane du Père par génération (et l'Esprit des deux par spiration), mais dans un sens particulier et spécifié, qui est devenu au fil du temps très familier aux Gnostiques, celui de dégénération. Par ailleurs, on comparera la définition gnostique du Démiurge avec celle qui a cours chez Platon et son école, et qui est fort différente : pour eux, il est simplement le dieu architecte de l'univers. Tout se passe comme si pour les Gnostiques la fabrication même du monde était potentiellement une dégradation, un peu comme le deuil de son projet :

D'Acharamoth sortit le Démiurge, fabricant des mondes, des cieux et du Diable. Il habite bien plus bas que Plérôme, sans même l'apercevoir, tellement qu'il se croit le vrai Dieu, et répète par la bouche de ses prophètes : « Il n'y a d'autre Dieu que moi ! »⁵

Le Plérôme incarne la perfection de Dieu, dont émane par dégradation le Démiurge, qui est donc un *éon* imparfait. Voici la définition de ce mot « éon » : « Chez les Gnostiques, puissance éternelle émanée de l'Être suprême et par laquelle s'exerce son action sur le monde »⁶. On a aussi une mention de ce fameux Plérôme, appliqué à Jésus-Christ qui l'incarne pour le rédacteur, dans le Prologue de l'évangile de Jean : « Et nous avons tous reçu de son Plérôme (trad. ordinaire, banalisante et aplatissante : « de sa plénitude »), et grâce pour grâce, car la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. » (Jn 1/16-17). Ce vocabulaire est bien gnostique, même si l'utilisation est différente.

Ceux donc qui disent que la gnose est une déviance bien postérieure à l'apparition des textes fondateurs et retenus canoniques feraient bien de réfléchir à des faits de ce type. Et pareillement aux textes de Paul : par exemple au passage de 1 Co 13/8⁷, où la gnose est citée même si c'est pour être récusée ; et de 2 Co 5/6-7, où le corps apparaît bien comme une prison et un lieu d'exil « loin du Seigneur », idée essentiellement gnostique⁸. Il semble bien que les options gnostiques aient été tout à fait contemporaines des grands débats intellectuels au terme desquels se sont fixés les grandes options théologiques qui ensuite ont été

⁵ Flaubert, *La Tentation de saint Antoine*, éd. Rencontre, p. 99 – Ce livre est, comme le film de Buñuel *La voie lactée*, un catalogue des choix, ou *hérésies*, non orthodoxes : on en sort avec le vertige, mais aussi la sagesse du scepticisme.

⁶ Grand Robert.

⁷ « L'amour ne succombe jamais. Que ce soient les prophéties, elles seront abolies ; les langues, elles cesseront ; la connaissance (*gnôsis*), elle sera abolie... »

⁸ « Nous sommes donc toujours pleins de confiance, et nous savons qu'en demeurant dans ce corps nous demeurons loin du Seigneur, car nous marchons par la foi et non par la vue... »

retenues et dogmatisées. On lit même en 1 Tm 6/20 : « Ô Timothée, garde le dépôt, en évitant les discours vains et profanes, et les disputes de la fausse science – litt. de la *pseudo-gnose* (*tès pseudônumou gnôseôs*) ». C'est bien la preuve que la gnose chrétienne est apparue très tôt.

Dans ce sens va la remarque de C-B Amphoux, qui place la première rédaction de l'évangile de Thomas (gnostique) bien avant cette fixation, quitte à gêner, bien évidemment, les théologiens officiels. EvTh serait la première transcription grecque des paroles de Jésus vers la fin des années 30, « transcription » parce que ces paroles furent prononcées initialement en araméen. Elle proviendrait d'un courant primitif du christianisme que C-B A. appelle « hellénique », connu manifestement de Paul. Elle aurait subi ensuite une seconde révision vers 60, allant dans un sens plus orthodoxe, qui aurait donné le document appelé par les spécialistes *Source Q*, où effectivement l'invitation à l'orthopraxie remplace l'initiation gnostique, cheminement bien plus individuel⁹.

C'est cette idée que je défends aussi dans mon [*Petit lexique des hérésies chrétiennes*](#) (Albin Michel, 2005). Loin d'être une déviance tardive, postérieure au dogme établi et fixé, l'hérésie correspond à un éventail initial et très riche des choix (sens du mot grec « hérésie ») qui se sont dès le début présentés aux consciences. Il y a eu dans les premiers temps du christianisme une effervescence incroyable de pensées, une complexité idéologique passionnante à explorer, et ce n'est que progressivement, lentement, que s'est fixé le canon de ce qu'on nous a dit ensuite devoir penser, sous peine d'anathème ou d'excommunication.

Traces gnostiques dans l'A.T.

Cette formulation est évidemment inadmissible pour le spécialiste, et même pour le grand public, qui voit dans le judaïsme un optimisme « à tout crin ». Il faut donc que je m'explique. Qu'il y ait un principe de dégradation et de « moins être » dans tout déroulement, dans tout accomplissement (et de cela relève bien la « fabrication du monde ») se voit dans le vocabulaire même. Ainsi « achever » chez nous signifie « parfaire », et « tuer » : on « achève » par exemple un blessé. De même, que veut-on dire quand on dit de quelqu'un qu'il est « fini » ? Toute œuvre, quelle qu'elle soit, peut apparaître comme le regret de son intention première, ou comme « le masque mortuaire de son intention » (Walter Benjamin).

S'agissant de la création ou de la fabrication du monde, la *doxa* (l'opinion publique) nous y montre un passage toujours affirmé comme positif du chaos initial à un ordre qui, nous dit-on, constitue un progrès. On se base sur la *Théogonie* d'Hésiode, reprise au début des *Métamorphoses* d'Ovide. Mais on oublie que l'ordre apollinien pour les Grecs mêmes se faisait au prix d'un meurtre. Apollon est le meurtrier des étoiles, et il est représenté avec un couteau à la main

⁹ Revue *Évangile et Liberté*, octobre 2005.

(M. Detienne)¹⁰. La création, certes, se fait toujours par actes de séparations, arrachements à l'indistinction initiale. Mais préciser, décider, c'est aussi occire, tuer (lat. *caedere, occidere*).

Pour défendre l'ordre positif, on invoque toujours le début de la *Genèse*. Mais l'a-t-on bien lu ? En réalité ce texte n'est pas si positif et si triomphaliste que l'on croit, si on sait bien le scruter, et si on ne projette pas sur lui le catéchisme, ou bien des a priori si répandus sur le fameux « optimisme » juif. Au jour un, ou jour de l'unité, Dieu crée par sa parole, la lumière (Gn 1/5). Le texte en effet porte « jour un », et non pas « premier jour ». Hébreu : *Yom erad* ; LXX : *hémèra mia* ; Vulg. : *dies unus*. Il n'y a pas *prôtè*, ou *primus*. Il s'agit d'une complétude initiale, qui justifie l'auto-félicitation de Dieu : « Dieu vit que la lumière était bonne » (1/4). Mais ensuite, lors du deuxième jour (là il y a bien, non plus le nombre cardinal, mais l'ordinal), l'auto-félicitation divine, au moins dans l'original hébreu, ne figure pas (LXX l'introduit certes, sans doute par souci de symétrie). Qu'est-ce à dire, sinon que le « second jour » est moins plein ou riche que le « jour un » ? Et c'est compréhensible : quand quelque chose a commencé, la température émotionnelle initiale, le sentiment de richesse et de plénitude, ont disparu. L'auto-félicitation de Dieu ne réapparaît qu'au troisième jour (1/10). Je suis donc fondé à dire que dans ce texte, qu'on pense ordinairement être un péan, un chant de louange à la gloire de la création, figurent des fissures, des traces de doute sur la totale positivité de l'œuvre accomplie.

Malgré cela, un jeune professeur de théologie vient encore de déclarer, dans l'éditorial d'un journal protestant connu : « La prière des prières réside dans la contemplation du monde à partir de son point de vue le plus élevé : celui de Dieu lui-même déclarant à la fin de *chaque journée* de création : 'C'est bon' » (souligné par moi)¹¹. – Que n'a-t-il lu le texte de près !

Le poète retrouve cette intuition, et lui aussi est gnostique, ou sans le savoir, ou le sachant :

Si profond fut votre malaise
Que votre souffle sur la glaise
Fut un soupir de désespoir...¹²

Psychologiquement ces intuitions, subtiles certes, peuvent se comprendre. Qui ne voit que la vraie fête est la veille de la fête ; le vrai dimanche, le samedi soir ; les vraies vacances, le jour où on les prend ? L'amour n'est-il pas plus beau dans les rêves que dans les draps, et le meilleur moment, quand on monte l'escalier ? Et qui sait si on ne peut pas menacer quelqu'un de l'accomplissement de ses vœux les plus profonds, comme le suggère Kafka dans *Le Château* ? Changeons donc nos cartes de vœux, donnons leur une coloration

¹⁰ « L'éducation antique, ce n'est plus le miracle d'une Grèce temple de l'équilibre et de la raison : J.-P. Vernant, P. Vidal-Naquet, M. Detienne ou le groupe *Enfance et cultures* ont montré combien cette Grèce, que nous avons appris à penser classique, était encore aux prises avec sa propre sauvagerie. » (*Encyclopædia Universalis* 2004 – Art. *Éducation* : « L'histoire de l'éducation »).

¹¹ Raphaël Picon, *Évangile et liberté*, octobre 2010, p.1.

¹² Valéry, « Ébauche d'un Serpent », dans *Charmes*.

gnostique : Je vous souhaite de ne pas obtenir cette année tout ce que vous désirez... Au moins pourrions-nous essayer : nous verrions bien.

Dans ces fissures des textes les Gnostiques pouvaient s'engouffrer, eux pour qui la création toute entière était l'éclatement d'une unité première, un refroidissement, une entropie, bref une catastrophe. C'était pour eux comme si un œuf avait explosé, ou si un miroir s'était brisé en mille morceaux. Ou bien imaginez la vie comme une partie d'échecs. Au début, tous les coups sont possibles, tout est laissé à discrétion : de là viennent le prestige et la magie de tous les débuts. Mais ensuite, on joue, c'est-à-dire qu'on choisit. Tout choix est une exclusion, Spinoza l'a bien dit : *Omnis determinatio est negatio*. Au fur et à mesure que la partie se déroule, le nombre des coups restant à jouer se restreint tragiquement. À la fin on n'a plus de grande possibilité. « Les grains s'ajoutent au tas, et à la fin c'est un tas, l'impossible tas. (Beckett, *Fin de partie*). Telle est l'entropie¹³ gnostique. Cela finit toujours par un échec et mat.

Tout ce qu'on voit de défini, d'installé, est donc comme le regret de quelque chose qui l'a magiquement précédé, le projet ou la promesse. « Et les fruits passeront la promesse des fleurs » (Malherbe) n'est pas une idée gnostique. Un Gnostique dirait au contraire : « Les fruits ne passent pas la promesse des fleurs... » Aux Gnostiques le monde apparaît donc comme un immense [puzzle](#), une anagramme à reconstituer (ex. d'anagramme : Marie → Aimer). N'en restent que des éclats, visibles encore dans le langage, qui dans l'*antanaclase* par exemple oppose l'accident (déchu ou, dans leur langage, *émané*) à l'essence (archétypale et principielle). L'équivalent latin d'*antanaclase* est *réverbération*, ou *répercussion* : reflet de lumière, miroitement, écho sonore.

Pour les gnostiques, dans le monde imparfait miroite le Plérôme, comme dans la femme la Femme, ou dans Paris, Paris. On pense à la thématique de Heidegger : l'Être chute dans l'étant, en vertu de la « chute ontologique ». Mais cette chute est conjurable, dans la parole poétique, par exemple, où la non-dualité (*advaita* en Inde) recherchée des gnostiques s'incarne et se réalise très facilement. Le poète pour Heidegger est le « berger de l'Être ». On peut échapper à la facticité, à l'inauthentique, au règne du « on », à la « parlerie ». Voyez aussi Ernst Jünger : « Le verbe repose sous les vocables, comme le fond d'or dans le tableau des Primitifs » (*Traité du rebelle ou le recours aux forêts*). Tout cela est bien gnostique d'inspiration.

Traces gnostiques dans le N.T.

Il reste que les Gnostiques ont toujours au départ durci les oppositions, radicalisé leurs choix. L'évangile de Jean par exemple, décrétant le monde mauvais, est imprégné de gnosticisme, ou d'ambiance gnostique, même s'il s'agit parfois pour lui de s'en défendre, comme aussi du docétisme, si cher aux gnos-

¹³ Entropie : « En thermodynamique, fonction définissant l'état de désordre d'un système, croissante lorsque celui-ci évolue vers un autre état de désordre accru. » (Petit Robert) C'est le 2^e principe de la thermodynamique, dit « de Carnot-Clausius ».

tiques : car le monde étant si décevant, on peut penser Jésus comme un simple fantôme¹⁴. La condamnation du monde (*kosmos*) court tout au long de cet évangile. Par exemple : « Vous avez des tribulations dans le monde. Mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde » (16/33). D'où la fuite loin de monde (*fuga mundi*) des premiers anachorètes et ermites. Et ensuite est venu le mépris du monde (*contemptus mundi*) très répandu par exemple au 17^e siècle (voir *Polyeucte* de Corneille). En fait cette tribulation (*thlipsis*) liée à la mondanéité est analogue à ce que les bouddhistes nomment *samsârâ*. Pour eux il est la suite fatale des réincarnations dues au karma, la loi de la cause et de l'effet (tout acte porte des conséquences, tout homme récolte ce qu'il a semé), et dont on espère un jour pouvoir être délivré. C'est bel et bien l'Enfer ici-bas.

Mais les églises ordinairement disent tout de même bon le monde, comme nous-mêmes, influencés ou non par elles, continuons de fêter nos anniversaires (!), et nous menacent de l'Enfer après la mort. Au contraire, Gnostiques et hérétiques de la même obédience, je pense par exemple aux Cathares, ne croient pas à l'Enfer dans l'au-delà, puisqu'il est déjà là. On ne peut s'y rendre, puisqu'on s'y trouve. Voici une traduction gnostique, manichéenne, ou cathare (les différences ici ne sont pas décisives) du début du prologue de Jean : « Toutes choses ont été faites par lui (par le Verbe), et sans lui est apparu le Rien (ou le Néant) » (1/3). Cette traduction est tout aussi possible que la version ordinairement reçue, qui ne coupe pas après le mot « rien », et en fait l'antécédent du relatif qui suit : « Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » On sait que dans les manuscrits il n'y a pas de ponctuation, et que les mots mêmes n'y sont pas séparés. Mais comme le Credo de Nicée parle du Fils de Dieu « par qui tout a été fait », la traduction valorisant le « Rien » ou le « Néant » a été décrétée hérétique. – Qui ne sent pourtant sa vie comme un vrai Néant, quand il lui arrive d'être désertée de l'Essentiel ? Quand les cathares traduisaient le passage de 1 Co sur l'amour par : « Si je n'ai pas l'amour, je suis un néant », assurément ils s'en faisaient une très haute idée. Comme dit Piaf : « Sans amour on n'est rien du tout ».

Inversions et choix polémiques

Contre la doxa ou le catéchisme anesthésiant et infantilisant (la « pensée chrétienne » officielle), qui ne vise qu'à faire résonner, répéter comme en écho une leçon descendue d'en haut (gr. *kata, katèkhein*), beaucoup de sectes gnostiques en ont pris le contre-pied. Ainsi des Ophites, qui défendaient le Serpent de la Genèse, comme éclairant les hommes (pour Valéry, ce serpent est simplement une métaphore de l'esprit logique, qui nous ouvre les yeux sur la vraie nature de la création : un ratage). Ainsi des Caïnites, qui défendaient Caïn contre l'injustice évidente de Dieu. Ou encore des Judaïtes, qui défendaient Judas,

¹⁴ Cf. « Jésus, portant *lui-même* sa croix, etc. (Jn 19/17) – deux versions : βασταζων τον σταυρον αυτου et βασταζων *εαυτω* τον σταυρον. Cette remarque est dirigée contre le docétisme.

contre la diabolisation qui en a été faite. Peut-être à une simplification en opposaient-ils une autre. Mais les simplifications premières endormaient bien l'esprit, et on a souvent besoin d'une réaction à l'opposé (Jung appelle cela une *énantiodromie*), ne serait-ce que pour faire penser, et montrer au grand jour la complexité des choses.

La doxa chrétienne sur Caïn naît avec l'Épître aux Hébreux (11/4)¹⁵, ainsi qu'avec 1 Jn 3/12¹⁶, et Ju 1/11¹⁷. On la retrouve dans le rituel de l'Offertoire à la Messe catholique, qui parle d'« Abel le juste ». On a donc voulu rationaliser le choix de Dieu, et faire d'une injustice manifeste une condamnation motivée : c'est une œuvre de *théodicée*. Puis LXX et Vulgate, par un ajout au texte hébreu, font de Caïn quelqu'un qui a prémédité son crime (« allons dehors », en Gn 4/8). Enfin d'Aubigné en ses *Tragiques* inverse l'ordre des sacrifices, et noircit irrémédiablement Caïn. Cela perdure jusqu'à Hugo (« La conscience », dans *La Légende des siècles*), et jusqu'au prétendument laïque *Robert des noms propres*¹⁸. Mais c'est au rebours de ce que dit le texte même, dans les failles duquel les Gnostiques, ces lecteurs très attentifs, ces « sournois intelligents », s'engouffrent toujours. Aussi les écrivains « caïnites » du 19^e siècle (Vigny, Baudelaire, Leconte de Lisle) n'ont fait que ressusciter l'hérésie des gnostiques Caïnites. On voit ici que la gnose a d'insoupçonnables épigones, et qu'elle est toujours d'une singulière actualité.

Pareillement, s'agissant des Judaïtes, on peut considérer Judas comme le vrai fondateur du christianisme : sans sa trahison, pas de Passion, de mort et de Résurrection. Comme Jean-Baptiste dans la version reçue des évangiles (mais pas dans celle de ses disciples, les Mandéens, pour qui c'est Jean, et non Jésus, le vrai Messie), il s'est abaissé pour que l'Autre s'élevât. On le voit bien dans *La dernière tentation du Christ*, de Kazantzakis/Scorsese, et dans « Trois versions de Judas », de Borges (*Fictions*). – L'*Évangile de Judas*, qui fait de lui le disciple préféré de Jésus, vient d'être édité : « Tu les surpasseras tous, lui dit Jésus, car tu me délivreras de mon enveloppe charnelle. »

Provocations

Il y a chez les Gnostiques une tentation évidente à la provocation et au geste iconoclaste. Je pense au mouvement des Borborites, par exemple, qui se souillaient volontairement le visage et le corps pour déguiser leur vraie image, l'homme ayant été fait à l'image de Dieu (Gn 1/27). L'acharnement à

¹⁵ « C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu un sacrifice plus excellent que celui de Caïn ; c'est par elle qu'il fut déclaré juste, Dieu approuvant ses offrandes ; et c'est par elle qu'il parle encore, quoique mort. »

¹⁶ « ... et ne pas ressembler à Caïn, qui était du malin, et qui tua son frère. Et pourquoi le tua-t-il ? Parce que ses œuvres étaient mauvaises, et que celles de son frère étaient justes. »

¹⁷ « Malheur à eux ! Car ils ont suivi la voie de Caïn, ils se sont jetés pour un salaire dans l'égarement de Balaam, ils se sont perdus par la révolte de Coré. » – Les sectateurs de Balaam, les Balaamites, sont en grec les Nicolaïtes. Coré est aussi un personnage valorisé par « inversion ».

¹⁸ Art « Abel » : « Son frère Caïn, jaloux, l'assassine, et le sang répandu de l'innocent non vengé voue le fratricide à la colère divine. » – Deux ajouts évidents au texte.

l'abaissement, comme dans le cas des disciples de Judas, est peut-être, bien paradoxalement, le signe d'une piété maximale. Rien de ce qu'on voit décidément ne nous montre Dieu, qui donc est bien profondément caché. C'est bien d'ailleurs ce que dit la Bible : « Vraiment tu es un Dieu caché – *deus absconditus*. » (Is 45/15) Plus donc nous souillerons et maculerons ce qu'on voit, plus la majesté de Dieu, par contraste, pourra sinon apparaître, du moins se laisser pressentir. Et aussi, on fera un pied de nez à tous ceux qui nous vantent la création, en oubliant, hypocritement, ses imperfections. – Cette attitude est fréquente en art : la souillure, ou le réalisme cru (Egon Schiele, par exemple), sont plus vrais que la représentation menteuse et petite-bourgeoise, le kitsch, de l'art officiel, de l'académisme. La *vera nuditas* de Schiele est profondément plus vraie que la *nuda veritas* de Cabanel. Où donc la Gnose ne va-t-elle pas se nicher ? Le tag alors serait gnostique ! Mais j'ai dit que rien ne me paraissait borner mon domaine...

« Ô Satan, prends pitié de ma longue misère ! », telle pourrait être la devise gnostique. La beauté est-elle sentie comme irréaliste et de ce fait provocante ? Alors vive la laideur ! À Dieu la beauté, au Diable la varice ! Contre une doxa catéchistique qui endort et une euphémisation inadmissible du mal, on peut vouloir, délibérément, de façon « satanique », ajouter du mal au mal. L'obsession du mal peut mener à son augmentation, par défi ou bravade. On voit très bien cela chez Dostoïevski, qui comme on le sait a exploré jusqu'aux vertiges les abîmes du cœur humain, mais aussi déjà chez Racine, que l'école s'obstine bien abusivement à nous présenter comme « doux et tendre » :

De quelque part ici que je tourne les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux.
Méritons leur courroux, justifions leur haine,
Et que le fruit du crime en précède la peine !¹⁹

Remplacez « les dieux » par le Démiurge, et vous avez les provocations de mainte secte gnostique, je dirai leur immoralité *postulatoire*, face à celle, incontestable, du Dieu méchant. Psychologiquement ces provocations se comprennent, étant refus de toute réconciliation, de tout dénouement de la révolte – mais bien sûr je ne dis pas qu'elles s'excusent toujours. Je pense ainsi à la secte des Barbélognostiques, ou dévots de Barbélô, qui lors de leurs cérémonies offraient à leur déesse, appelée *Prounikos*, la Lascive, leur sperme, fruit de masturbations collectives, du linge souillé du sang de menstrues, et, selon certains, des foetus qu'on avait fait avorter. Ce détournement de semence s'expliquait : ils ne voulaient pas perpétuer la procréation, synonyme pour eux de déchéance, d'exil, d'emprisonnement de la lumière. On trouverait la même logique et les mêmes provocations chez Sade. Et déjà chez beaucoup de sectes antinomistes diverses, dont il semble parfois être l'héritier.

¹⁹ Oreste, dans *Andromaque*.

Mais la société, qui est toujours basée sur l'hypocrisie, et ici sur la seule jonction de la reproduction aveugle, le dictat de la biologie qui au bénéfice de l'espèce fait fi de toute particularité, de tout individu, ne peut admettre de tels « errements ». Ces extrémismes en tout cas sont toujours réactionnels à un optimisme de commande. – On verra plus loin, heureusement, qu'on peut, tout en n'euphémisant pas le mal et l'éclatement de l'unité initiale, non pas les oublier mais les conjurer, par une réunification d'abord intérieure.

Sont gnostiques aussi d'inspiration tous les choix consistant dans la Bible à rompre avec l'héritage, à relativiser et même parfois à supprimer ce qu'on appelle en christianisme l'Ancien Testament, et qui est la Bible juive. Le Dieu de l'A.T., le Dieu juif, apparaissait aux Gnostiques, appartenant au monde grec ou hellénisé, comme capricieux, barbare, et méchant : à leurs yeux il était le mauvais Démiurge. La tentation était grande pour eux de l'expurger de leur Texte. Je pense à beaucoup de corrections de Marcion, qui par exemple remplace le « Ne nous soumetts pas à la tentation » du Notre Père par « Ne nous laisse pas être conduits dans l'épreuve », que j'ai appris moi-même dans les années 60 sous la forme : « Ne nous laisse pas succomber à la tentation ». Évidemment le Dieu tentateur et potentiellement sadique disparaît dans cette version – au mépris de ce qui est dit en Ex 22/1, où Dieu « tente » bien Abraham. Quand Cocteau disait : « Les dieux existent, c'est le Diable », il raisonnait bien de cette façon : le dieu sadique, celui qui rit devant les souffrances de son Fils en croix (Baudelaire, « Le reniement de saint Pierre »), peut bien être vu comme un vrai cauchemar gnostique.

Présentant la création comme avortée ou ratée, le message gnostique est-il totalement décourageant ?

Perspectives positives : le retour à soi

Il est temps maintenant d'en venir à des perspectives positives. Ici il convient bien de différencier les postures. Il y a d'abord chez les Gnostiques le refus d'une sotériologie arbitraire. Le salut tel que Paul le présente dans le passage que j'ai cité en commençant (« là où le péché a abondé, la grâce a surabondé ») ne plaisait pas aux gnostiques, parce qu'il livrait l'homme au hasard aveugle d'une Loterie, et le dépossédait de toute initiative personnelle. Les Gnostiques voulaient, qu'il lui fût donné, par l'initiation, par le cheminement intérieur personnel, une possibilité de s'en sortir de son propre mouvement, *motu proprio*. Certes on peut se satisfaire d'un mantra sans cesse répété, comme « Dieu nous a donné sa grâce », et on dit que Luther a vu dans cette formule de quoi conjurer ses angoisses et ses doutes : on sait assez l'importance qu'a prise, chez les protestants, cette idée de salut par la seule grâce (*sola gratia*). Mais d'abord cette fameuse « grâce » pose plus de problèmes qu'elle n'en résout. S'il s'agit d'un pouvoir discrétionnaire de Dieu, qui n'admet pas de réplique (« Je fais grâce à qui je fais grâce, et j'ai pitié de qui j'ai pitié », Ex 33/19/ cf. Ro 9/14-15), l'esprit humain tout entier et son désir de raison et de proportion (*ratio* et *pro-*

portio) peut s'en trouver détruit, comme il se voit dans la *Lettre au Père* de Kafka. Voyez là-dessus mon texte : [On ne répond pas à son père...](#)

S'il s'agit d'un petit nombre d'élus, de ce qu'on appelle le particularisme théologique, cette « aristocratie de graciés » peut devenir soit tragique (cas des jansénistes par exemple), soit à l'inverse extrêmement arrogante : que dire à un peuple qui se prétend « élu » ? Et si au contraire tous sont objet de la grâce, comme dans le cas des universalistes ou des unitariens, l'angélisme et le chant à l'unisson risquent bien parfois de remplacer la réflexion. On le voit très bien aujourd'hui dans les mouvements dit charismatiques (de *charis*, grâce), où on ne sait trop ce qui l'emporte, de la naïveté ou de la niaiserie.

Aussi les Gnostiques ont-ils cherché en eux-mêmes de quoi se redonner courage. Ils l'ont trouvé dans la connaissance, celle appliquée aux circonstances (*kairoi*), et celle appliquée à soi. Cette dernière permet la réunion de soi à soi en solitude, qui est un préalable indispensable, si on veut bien y réfléchir, à toute vraie socialisation.

Gnosticisme et message originel de Jésus

Plus j'avance et réfléchis, moins je trouve qu'on peut attribuer au personnage nommé Jésus une unité d'enseignement. Ce personnage tel qu'il nous est rapporté est complètement polymorphe, et sa figure, à mesure qu'on essaie de la scruter ou de la cerner, devient de plus en plus floue : je l'ai dit dans mon précédent café théologique sur [le Christ polymorphe](#), qui n'a pas plu à tout le monde. D'abord il ne nous est connu que par les paroles qu'on lui prête, et j'ai choqué beaucoup de croyants en disant dans ma [Source intérieure](#) que Jésus finalement n'est que ses propres paroles, et leur résonance en nous. Beaucoup par une sorte d'hallucination cultivée voient encore en lui un personnage bien présent, dont les paroles ne constituent pour ainsi dire qu'un aspect, le reste, personnalité, faits et gestes (qu'on peut voir comme de pures fictions) étant pour eux très important, sinon décisif.

Mais si l'on s'en tient aux seules paroles, on convient qu'elles sont écrites souvent ou mises en scène à de pures fins d'édification, de construction de telle ou telle communauté particulière, de polémique aussi avec d'autres. En outre, en plus des évangiles retenus canoniques, il y a les paroles des apocryphes, et les *logia* isolés cités de çà de là, qu'on appelle les *agrapha*. Et quant au texte reçu lui-même, il est passablement hétéroclite, pour ne pas dire contradictoire. Il y a en Jésus un imprécateur, un côté « ange exterminateur » qui le situe bien dans une tradition messianique et apocalyptique (issue par exemple du livre de Daniel : « le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel »), et qui est tout à fait opposée au message de sagesse et d'introversión qui est celui des gnostiques. Les paroles d'autre part qu'on lui prête concernant son sacrifice volontaire et sa mort expiatoire (Lc 17/24) sont directement issues de la construction rédemptrice et de la christologie pauliniennes. Là encore rien de commun avec la gnose. On trouvera d'ailleurs successivement dans un même passage essentiel (→ **Lc**

17/20-25) les trois attitudes (gnostique d'abord avec l'intériorité du Royaume, apocalyptique et messianique ensuite, et enfin sacrificielle). Il faut avoir beaucoup de foi pour continuer à dire que ce passage peut avoir une quelconque unité. Le rédacteur a bien oublié ce qu'il dit ailleurs, qu'à coudre une nouvelle pièce à un vieux vêtement, tout se déchire (5/36).

La gnose implique réflexion, prise de conscience. Elle n'a que faire des menaces et de la peur brandie du jugement, pas plus que de la valorisation du sacrifice, « rançon » ou « rédemption » (c'est le même mot) offerte à un Dieu exigeant, qui ainsi s'en trouve payé (que les Sociniens, par exemple, détestaient, parce qu'étant incompatible avec l'idée de pardon)²⁰. Les premières viennent des prophètes juifs, et la seconde, chez Paul, d'Is 53 (le « Serviteur souffrant ») ainsi que des mystères païens en vogue à l'époque, qui affirmaient la mort et la résurrection d'un dieu (Osiris, Mithra, etc.). Rien chez les Gnostiques n'est comparable à la valorisation du martyre, au culte de la croix (refusé, entre autres, par les Pétrobrusiens), ou aux malédictions.

Que dire des malédictions ? Quand une voiture automobile ne marche pas, cela n'avance à rien de la maudire, de s'emporter contre elle : « Tu es une méchante automobile, jamais plus je ne te donnerai d'essence, etc. » On doit ouvrir le capot et voir ce qui ne va pas²¹. Au nom du péché conçu comme désobéissance à Dieu, souvent on ne va pas plus loin que la condamnation. Peut-être le péché n'est-il qu'une erreur, une fausse manœuvre ou une fausse route : on se trompe simplement de conduite, et c'est le sens initial en grec d'*hamartia*, *hamartèma*, qu'on traduit dans le N.T. par « péché ». C'est ce que disait déjà Socrate : « Nul n'est méchant volontairement ». Et c'est ce que dit Jésus en Lc : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font » (23/34). Cette parole vient sans doute du « il a intercédé pour les coupables » d'Is 53/12. Mais la façon dont elle traite le thème est bien grecque, et précisément socratique. Là on est bien en terrain gnostique, puisqu'il s'agit d'une réflexion sur la connaissance et sur ses manques.

Mais on s'est peut-être trompé sur les malédictions qui courent tout au long des évangiles. Peut-être celles qui suivent les Béatitudes ne sont-elles pas des condamnations, mais de simples constatations de malheurs. Ainsi le fameux *ouai* (lat. *vae*) na signifierait pas « Maudit est celui, ou ceux qui... », mais simplement « Malheureux est celui, ou ceux qui... ». Quelque chose comme : Aïe ! Aïe ! Aïe ! On se rapprocherait de l'esprit gnostique, qui tout en constatant évidemment le mal, ne se contente pas de le condamner, mais essaie de l'interpréter et de le comprendre. N'oublions pas que « gnose » renvoie toujours à « connaissance ».

Le mal est donc bien radical et non relativisable. Mais il peut s'expliquer, par réflexion. Humainement, cette position me semble plus digne et plus mature,

²⁰ Mt 20/28 – Mc 10/45 – 1 Tm 2/6.

²¹ Bertrand Russell, *Pourquoi je ne suis pas chrétien*, J-J Pauvert, « Libertés ».

que le scénario apocalyptique de la menace, ou celui, paulinien, de la rançon expiatoire.

L'ésotérisme gnostique

Peut-être les Gnostiques n'auraient-ils pas dit comme Socrate : « Il suffit de bien juger pour bien faire ». Ce « il suffit » semble suggérer en effet la facilité de la chose. La vraie connaissance était à leurs yeux plus difficile à acquérir. Or que faut-il connaître ? D'abord dans le N.T. la circonstance, le moment opportun, le *kairos*. Or, comme dit Lao-Tseu, « la voie vraiment voie n'est pas une voix constante, les termes vraiment termes ne sont pas des termes constants ».

Év. Th, log. 91.

4 Il leur dit :

5 vous sondez le visage du ciel et de la terre, ...

8 et la circonstance, vous ne savez pas l'apprécier.

Tout, dans les choses essentielles de la vie, est bien affaire de perception contextuelle, ou comme dirait Jankélévitch, de « manière » et d'« occasion ». Et, tout en étant si difficile à percevoir, ce *kairos* est bien affaire de connaissance. On a peut-être l'impression que cette connaissance est réservée à certains seulement, qu'il y a une aristocratie de la gnose. – En tout cas, il ne s'agit pas ici d'injonction, d'impératif, catégoriquement imposé et mécaniquement observé, comme dans la religion *contrat* ou lien, alliance (*religare*). Mais d'hypothèse, de conseil (parénèse), ou d'optatif, comme dans la religion *relecture* ou exploration, investigation (*relegere*), celle que personnellement, sûrement après les Gnostiques, je préfère. On se rapportera ici à mon article : [Les deux sens du mot religion](#).

Le logion de l'évangile de Thomas sur le *kairos* est passé en Lc 12/56 (dans un contexte bien plus restreint, d'imminence eschatologique). Le texte reçu porte : « la circonstance, vous ne l'évaluez pas » (*ton kairon ou dokimazete*). Mais Marcion avait proposé : vous ne savez pas l'évaluer (*ton kairon ouk oidate dokimazein*). En bon hellénisant, gnostique d'inspiration, Marcion avait bien valorisé la connaissance ou l'appréciation éclairée du *kairos*.

On peut toujours dire bien sûr que l'évangile de Thomas auquel je me réfère ici donne des paroles de Jésus une version elle-même « gnosticisée ». Mais je pense qu'il est plus facile de dire aux gens ce qu'ils doivent faire pour gagner le ciel, que de les inviter à rentrer en eux-mêmes et à réfléchir. Pour des raisons évidentes de direction et d'encadrement du troupeau, on a supprimé par exemple du texte reçu le logion ajouté par le Codex de Bèze (manuscrit fort ancien) après Luc 6/4 :

Le même jour ayant vu quelqu'un travaillant le jour du sabbat, il lui dit : Homme, si *tu sais* (*ei men oidas*) ce que tu fais, tu es heureux. Si tu ne le sais pas (*ei de mè oidas*), tu es maudit et transgresseur de la loi.

Tenez, je vous donne ici un *scoop* : voilà bien, s'il en fallait un, un « verset satanique » des Évangiles. Il ne figure sans doute pas dans l'édition que vous

avez. C'est ce logion si déstabilisateur qui a occupé Jung, par exemple, toute sa vie. Évidemment, toute une vie ne suffit pas à le méditer... On y voit qu'on ne peut jamais tout modéliser, et que rien n'est donné *a priori*. Ce n'est pas parce que les Jésuites ont abusé de la casuistique qu'il faut décontextualiser tout impératif. Bien sûr, il serait plus commode de s'appliquer comme des enfants à respecter commandements et interdictions, conçus à la façon kantienne, catégorique, qui n'est que la vieille morale religieuse du Décalogue relookée²². Comme le *Dilige et fac quod vis* (« Aime et fais ce que tu veux ») d'Augustin, la parole la plus profonde est la plus difficile sinon à comprendre, du moins à pratiquer.

Seront donc gnostiques d'inspiration tous les mouvements qui feront prévaloir la connaissance intérieure et secrète, sur les ordres sociaux : tous les mouvements libertaires, anarchisants, décrétés hérétiques pour cette raison. Antinomistes ou Antinomiens divers, Agapètes, Condormants, Mouvements du Libre Esprit, Béguines et Bégards, etc. qui ont essayé d'inventer d'autres voies plutôt que de suivre la voie commune. Tous ont voulu faire prévaloir les dispositions intérieures du cœur sur la Loi, l'esprit qui fait vivre sur la lettre qui tue²³.

Mais la foule préfère suivre les sentiers balisés, les sentiers de grande randonnée (G.R.), plutôt que de faire du hors sentier. Et puis il y a souvent, très répandue, une haine du savoir (*odium scientiae*), en bien des cas basée sur le ressentiment : telle était la position par exemple des Gnosimaques, ou « Ennemis de la connaissance », ou des Abécédariens, qui prétendaient que pour connaître la parole de Dieu il n'était pas nécessaire de connaître même l'alphabet. Mais cette haine de l'« intellectuel » (*l'intello*), de la « grosse tête », est de tout temps et de tout lieu.

Tous ces mouvements dissidents de la norme sociale, peuvent se réclamer par exemple de ce « savoir du cœur » cher à Valentin, l'auteur de l'*Évangile de vérité*²⁴.

Royaume intérieur et vie sociale

Outre la circonstance, il faut aussi et sans doute d'abord se connaître soi-même. Ce message, vous savez qu'il était déjà celui de Socrate, lu par lui sur le fronton du temple d'Apollon à Delphes. Il existe aussi chez Sénèque : *Nosce te*²⁵. On voit donc qu'il y a une gnose je dirais générale ou « éternelle », bien antérieure au gnosticisme chrétien. Saint Irénée de Lyon d'ailleurs ne s'y trompe pas, dans la présentation de son livre *Contre les Hérésies (Adversus Haereses)*, en le sous-titrant : *Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur*. Nom menteur justement parce que pour lui le gnosticisme chrétien n'est pas la gnose.

²² Schopenhauer, *Le fondement de la morale*.

²³ 2 Co 3/6.

²⁴ Voir mon *Petit lexique des hérésies chrétiennes*, Albin Michel, 2005 – J-R Porter, *La Bible oubliée*, « Apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament », A. Michel 2004 – *Évangiles apocryphes* (trad. F. Quéré), Seuil « Points sagesses », 2002.

²⁵ *Ad Marciam*.

Je préfère dire, quant à moi : « n'est pas *toute* la gnose ». Il y a eu en effet une gnose juive, représentée au Moyen-âge par la Kabbale.

Ici on reproche à la gnose son nombrilisme, son introversion. Mais comment peut-on refaire une unité perdue si on ne refait pas la sienne propre, si on ne se réunit pas d'abord à soi-même ? Voici, sur le Royaume intérieur, ce que dit l'évangile de Thomas :

Logion 3.

1 Jésus a dit :

2 « Si ceux qui vous guident vous disent :

3 'voici, le Royaume est dans le ciel',

4 alors les oiseaux du ciel vous devanceront,

5 s'ils vous disent qu'il est dans la mer,

6 alors les poissons vous devanceront.

7 Mais le Royaume est le dedans de vous

8 et il est le dehors de vous.

9 Quand vous vous connaîtrez,

10 alors vous serez connus

11 et vous saurez que c'est vous

12 les fils du Père le Vivant ;

13 mais s'il vous arrive de ne pas vous connaître,

14 alors vous êtes dans la pauvreté,

15 et c'est vous la pauvreté. »

Manifestement le v. 7 (« Mais le Royaume est le dedans de vous ») répond objectivement à Lc 17/21. Et tout le début du logion correspond aussi à ce qui précède en Lc 17/20 : « Le royaume de Dieu ne vient pas de telle sorte qu'on puisse l'observer ». Invitation est bien faite à scruter l'essentiel non à l'extérieur, mais à l'intérieur de soi. Mais qu'on ne dise pas que cette attitude est égocentrée et stérile. Car le rapport aux autres est parfaitement indiqué dès la suite : « et il est le dehors de vous ». Cette suite n'est énigmatique qu'en apparence. En effet, qui ne voit que lorsqu'un être s'est trouvé, ou retrouvé, sa conversion irradie en quelque sorte sur les autres, par contagion spirituelle, et il lit alors son propre changement dans les yeux des autres : « Quand vous vous connaîtrez, alors vous serez connus / et vous saurez que c'est vous les fils du Père le Vivant... ».

M'étant trouvé, je reconnais en l'autre que je suis revenu à la Vie, que je suis « fils du Père le Vivant ». L'autre me donne garantie et caution de mon changement. Il m'en assure, si besoin encore en était.

Et pourquoi suis-je donc revenu à la Vie ? Parce que tout simplement je suis « revenu à moi-même ». Ayant fait « retour sur moi-même, je suis passé de la mort à la vie »... Ce processus de vivification par retour sur soi, de résurrection au sens de résilience (Cyrulnik), est en effet admirablement développé dans la parabole de l'« Enfant prodigue » (Lc 15/11-32). Je cite ici la Vulgate, non pas par partialité ou préjugé de latiniste, ou par vieux réflexe catholique, mais parce que le latin fait mieux comprendre, par la proximité des mots français qui en dérivent, ce qu'il faut entendre, dans le cas de la *Bildung*, non de la *Kultur*

[selon ce que j'ai expliqué par exemple dans ma conférence : [Culture et humanisme](#)], par « conversion réversion », et par « résurrection ».

« Ayant fait retour sur lui-même », ou « Étant revenu à soi » (*In se autem reversus*), il dit : 'Je me dresserai (*Surgam*, d'où résurrection), et j'irai vers mon Père, et lui dirai, etc.' ». Lequel Père lui ouvre les bras, et dit enfin, par reconnaissance du changement : « Mon fils était mort et il a revécu (*mortuus erat et revixit*), il avait péri (au sens de s'était éloigné, avait fait fausse route : *perierat*), et il a été retrouvé (*inventus est* ; pourquoi pas : « il s'est retrouvé » ?) ». S'étant donc connu, ayant trouvé qui véritablement, essentiellement, fondamentalement il était, le Fils lit dans les yeux du Père cette reconnaissance, qui lui renvoie, en miroir, son chemin fait (son pèlerinage retour à lui, après son éparpillement, son gaspillage, sa dispersion...) : « Quand vous vous connaîtrez, alors vous serez connus... ». Le retour qui fait vivre remplace l'errance qui fait mourir (*per-ire*).

Le préalable obligé à toute vie sociale, à toute ouverture vers les autres, est donc la réunion à soi, et elle se fait d'abord en solitude. Certains disent que la rencontre de l'autre me « décentre » salutairement de moi-même, et ici on cite volontiers par exemple Lévinas. Je vois les choses de façon tout à fait contraire. La rencontre de l'autre suppose que je me sois d'abord fait face à moi-même. C'est le sens que je trouve à : « Aime ton prochain comme toi-même ». Or est-ce possible, si comme l'a dit un barbare, le moi est haïssable ? « Si le moi est haïssable, disait Valéry, aimer son prochain comme soi-même devient une atroce ironie ». Reprocher à la gnose son nombrilisme, c'est ne rien comprendre à cela. C'est confondre égoïsme (souci nécessaire de soi), et égocentrisme (fait de ne penser qu'à soi, de tout ramener à soi). Le premier n'est pas un défaut, à la différence du second, et de ce que disent, idéologiquement et encore influencés par la *doxa*, les dictionnaires²⁶.

Écoutons, au moins pour une fois, certains proverbes qu'on n'admet parfois que du bout des lèvres. « Charité bien ordonnée commence par soi-même ». « Qui n'est bon pour soi, n'est bon pour personne. » Ou encore, en latin : *Medice, sana te ipsum* (« Médecin, soigne-toi toi-même »). Pensez aussi au *Lekh lekha* de Dieu à Abraham, ou de l'Amant à sa bien-aimée dans le *Cantique des Cantiques* : « Va pour toi, va vers toi-même... »

Par exemple on claironne emphatiquement l'amour, sans le creuser vraiment, et on dévalorise la connaissance. Le premier perdure, nous dit-on (Paul), tandis que la seconde passera²⁷. Mais qu'est-ce qu'un amour non éclairé par la connaissance de ce qu'on est profondément, de ce qu'on peut faire, même en pensant bien faire ? L'amour en fait, comme toute chose, n'est pas spontané ou naturel, mais s'apprend, par enquête sur soi et expérience, à commencer par celle de l'insondable et irréductible altérité de l'autre. Je vous renvoie ici au ma-

²⁶ Égoïsme : « Disposition à parler trop de soi, à se citer sans cesse, à rapporter tout à soi... Attachement excessif à soi-même qui fait que l'on subordonne l'intérêt d'autrui à son propre intérêt. » (Grand Robert)

²⁷ 1 Co 13/8.

gnifique livre d'Erich Fromm, *L'art d'aimer*, et au chapitre « Du bon usage de l'amour », de ma [Source intérieure](#), livre qui est de bout en bout une défense et illustration de la gnose²⁸.

Avant d'agir même, il faut comprendre, connaître. Sinon nous ne sommes que pantins gesticulants, tordus au moindre vent, emportés par la moindre émotion. Il faut savoir par exemple que le fascisme est en nous, avant de manifester, défiler, pétitionner, etc., contre lui. Après, nous le pourrons – peut-être. Mais avant, sachons le débusquer en nous-même. Il est trop facile de le diaboliser à l'extérieur : il est à l'intérieur de nous. Voyez ce que je dis de Jonas, psychorigide et névrosé, souffrant mais potentiellement explosant, donc fascisant, dans ma [Source intérieure](#). Il est de notre honneur d'homme de reconnaître en nous la part du ciel et la part de l'enfer. Il y a même en nous, comme il y a eu en Jésus chassant les marchands du temple, des pulsions fanatiques. Le fanatisme est littéralement le zèle pour le temple (lat. *fanum*). « Ses disciples se souvinrent qu'il est écrit : 'Le zèle de ta maison me dévore.' » (Jn 2/17 – citation de Ps 69/9). Pourquoi le fanatisme ne serait-il pas aussi en nous, s'il a habité déjà le Maître (un zélateur ?) ?

Ainsi la réflexion pourra remplacer le réflexe, et la vraie action, l'agitation superficielle et l'emballage moutonnier. L'introversio, qui est salutaire en toute occasion, ne fait peur qu'à ceux qui se détournent d'eux-mêmes, se divertissent (*divertere*). Mais ils sont en très grand nombre...

Réversibilité de la déchéance

J'ai dit que pour la gnose le monde était tombé en morceaux, en éclats. Notez bien qu'« éclat » en français signifie bien sûr « morceau », « fragment », mais aussi lumière ou éclair soudains. Le pessimisme gnostique n'est pas un nihilisme désespéré. Il n'est qu'un point de départ, pour nous permettre d'accéder, par cheminement intérieur, au vrai monde, qui n'est pas cet « arrière monde » dénoncé par Nietzsche, et développé par la pensée chrétienne orthodoxe, qui sous le nom d'« au-delà » est souvent servi aux foules comme alibi pour leur faire « avaler » le présent.

Sa source est dans 1 Co 13/12 : « Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face ; aujourd'hui je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme j'ai été connu. » Par ce « mais alors », il faut comprendre *post mortem*. La connaissance gnose de Paul est un espoir simplement formulé pour après la mort, et repose entre les mains de plus grand que soi : Dieu (« alors je connaîtrai comme j'ai été connu »), en face de qui on peut même s'inférioriser jusqu'à s'appeler soi-même « petit » (*Paulos / Phaûlos*), ou se voir comme un « avorton » (1 Co 15/8). On peut douter même qu'il soit sain d'ainsi se déprécier. N'oublions pas qu'à trop se blesser, se meurtrir on finit par blesser et meurtrir les autres. Plus grand est le sentiment

²⁸ Éd. le Publieur, 2005 – réédition augmentée chez Golias, 2008.

de la faiblesse ou de la dépendance, plus grande peut devenir ensuite l'agressivité. Plus petit est ou se sent le chien, plus fort il aboie.

Dans EvTh j'ai signalé que la perspective est toute différente : « Quand vous vous connaîtrez, alors vous serez connus, et vous saurez que c'est vous, les fils du Père le Vivant » (log. 3, v. 9-12) « Quand vous vous connaîtrez », ai-je dit, signifie « quand vous serez réunis à vous-même », quand vous aurez fait votre *metanoïa*, en latin votre *conversion*. Cette dernière est réunification, retour à soi, ou *réversion*. Il faut comprendre : « quand vous serez *revenus à vous* », comme le fils prodigue se mettant à réfléchir dans l'évangile de Luc. C'est aussi la *téchouva* hébraïque dans la version de la Kabbale (retour à soi), et non dans sa version populaire (retour à Dieu par pénitence).

« Alors vous serez connus » signifie de ce point de vue : « alors vous verrez dans les yeux des autres l'effet de ce changement », et autrui vous renverra l'image de quelqu'un revenu enfin à la vie, comme encore le fils prodigue, réintégré auprès du Père, « fils du Père le Vivant ». Je ne suis donc pas un « avorton » de nature, je peux le devenir si je passe à côté de moi-même : « mais s'il vous arrive de ne pas vous connaître, alors vous êtes dans la pauvreté, et c'est vous la pauvreté. » (EvTh, log 3, v. 13-15) Oublieux de moi-même, je suis Pauvreté. Ne peut rien pour le bonheur d'autrui, disait Jung, celui qui vit lui-même d'aumônes. Et Reverdy : « Aime-toi, le ciel t'aimera ».

On voit donc que, si le processus de dégradation générale des choses, qu'on pourrait dire d'oxydation forcée, est fatal, il n'est pas inconjurable. L'initiation du disciple peut lui permettre de refaire l'unité perdue, de réaliser, en lui et dès ici-bas, *hic et nunc*, l'unification : on le voit bien tout au long de l'évangile selon Thomas, par exemple. C'est pourquoi, quand on parle de dualisme ou de mal *radicaux*, il faut être prudent, car il ne s'agit pour les Gnostiques que de les poser comme prémisses, point de départ. Leur affirmation est une étape, nécessaire certes car il vaut mieux être lucide qu'aveuglé, mais une propédeutique à ce qui vient après : leur dépassement par le travail de soi sur soi.

Restaurations et unifications

Si mal et souffrance viennent de l'éclatement d'une unité perdue, leur conjuration ne peut évidemment que passer par la restauration, le rétablissement de cette unité. Il faut donc revenir à l'Enfant intérieur, l'*enfant-phare* comme dit Nougaro, qui n'a encore rien refusé ni refoulé, et qui donc est riche de tous les possibles. C'est possible, quand on opère, surtout dans la seconde moitié de la vie, une régression volontaire, à ne pas confondre avec la régression subie ou dommageable, la nostalgie qui nous tire en arrière, et qui nous empêche d'entrer dans le Royaume (Lc 9/62 et 17/32). L'enfant spirituel salvateur qui nous guide n'est pas l'enfant infantile qui nous retient.

Méditons donc sur saint Christophe. Ce n'est pas pour moi le porte-bonheur du voyageur, l'amulette ou le gri-gri qui permet d'arriver à bon port, mais l'admirable icône du salut par l'enfant. Le vieillard porte l'enfant sur son

épaule, mais en réalité il porte l'enfant en lui ou à l'intérieur de lui, l'enfant qu'il a été, et cet enfant le guide. Nous serons sauvés par l'enfant que nous avons été. C'est l'enfant éternel, le *puer aeternus* de toutes les religions. C'est de lui que vient le salut : le retour à l'Origine, l'Originel. De cette Source tout doit couler : tout doit couler de Source.

Év. Th, log. 18.

1 Les disciples dirent à Jésus :

2 dis-nous comment sera notre fin ?

3 Jésus dit :

4 avez-vous donc dévoilé le commencement

5 pour que vous vous préoccupiez de la fin,

6 car là où est le commencement,

7 là sera la fin.

8 Heureux celui qui se tiendra dans le commencement,

9 et il connaîtra la fin

10 et il ne goûtera pas de la mort.

On dit toujours : « retomber en enfance ». Mais pourquoi ne dit-on jamais : « y remonter ? ». On nous dit toujours : « Tu verras plus tard ». Mais plus tard, on ne voit *rien*. « La fin est dans le commencement et cependant on continue », dit justement Beckett dans *Fin de partie*. Voyez les adultes s'agiter, théâtre d'ombres, sous le regard mélancolique et lumineux des enfants. « Soyez donc comme quand vous étiez enfants, dit Rilke, aussi tristes et aussi heureux ».

Ce regard est très profond. Je pense à celui des enfants peints par Raphaël par exemple : sérieux et méditatif, contemplatif. Les enfants sont à l'âge *théorique* de la vie, ils ne sont pas encore dans le vouloir vivre : l'adolescence les y mettra. C'est à eux et à ceux « qui leur ressemblent » (Mt 19/14) qu'appartient le Royaume :

Év. Th, log. 9.

Jésus a dit :

« Heureux celui qui était déjà
avant qu'il n'existe »

L'être (l'enfance) est ce qu'il y a en nous de plus précieux, l'existence (ce qui vient après) est sans intérêt. Voyez ici : [Saint Christophe ou l'enfant sauveur](#), et [Enfance mon amour](#).

Rester en vie, dans le repos

« Et maintenant, laissez-moi, seul, dans l'amitié de mes genoux », dit Saint-John Perse, (*Éloges*, « Pour fêter une enfance »). Même solitaire, ou trouvée en solitude, la Source (gnostique) est essentielle. Je pense à la belle devise de saint Bernard : *Beata solitudo, sola Beatitudo* (« Bienheureuse solitude, seule béatitude »).

Év Thomas, log. 49.

1 Jésus a dit :

2 heureux êtes-vous, les solitaires et les élus,

3 parce que vous trouverez le Royaume ;

4 comme vous êtes issus de Lui,
5 vous y retournerez.

cf. *ibid.*, log.75.

1 Jésus a dit :

2 il y en a beaucoup

3 qui se tiennent devant la porte,

4 mais ce sont les solitaires

5 qui entreront dans le lieu du mariage.

Voyez aussi ici mon article : [Solitude](#). – L'essentiel n'est donc pas dans l'attente, mais dans la restauration, le *rétablissement*. Et ce mot est utilisé aussi en médecine pour dire la guérison. De toute façon dans la vie le choix est simple : ou bien on se laisse porter au fil du courant, charrié comme un ballot le long du fleuve, flottant au hasard, allant à *vau-l'eau*. Ou bien on essaie de remonter le courant, de revenir à la Source. Bois mort, ou saumon vivant ?

N'attendons pas de l'extérieur ce qui ne peut venir que de nous-même. Si-nous sommes en état de dépendance ou de mendicité. Je répète que le seul problème est que nous restions en vie, que toujours aussi nous en ayons envie, que nous échappions à la dégradation ou à l'entropie générale, que nous ne soyons pas comme ces étoiles dont la lumière continue de nous parvenir alors qu'elles sont mortes depuis longtemps. Combien en connaissons-nous, de ces « hommes statues », qui peuvent bien encore faire illusion en société, mais qui au fond d'eux-mêmes sont éteints : leurs grands idéaux, leurs grands credos, même ostensiblement affichés, ne sont en fait que répétition, machinalité. Si eux-mêmes ne s'en aperçoivent pas, leur entourage le voit, et cela est fort pénible. Des écarts, des distorsions énormes s'opèrent bien souvent entre l'homme public et l'homme privé. Si on veut savoir si un homme *vit encore*, il faut, non pas se fier à ce qu'il dit, mais interroger ses proches. Rien de tel qu'un enfant aussi, pour voir le décalage entre le discours et le fond. Pour détecter les morts-vivants, ou les hommes cadavres, devenus si oublieux de la Source, qu'ils sont oublieux même de leur oubli :

Év Thomas, log. 60.

1 Ils virent un Samaritain

2 emmenant un agneau

3 et entrant en Judée.

4 Il dit à ses disciples :

5 pourquoi celui-ci tourne-t-il autour de l'agneau ?

6 Ils lui dirent :

7 pour le tuer et le manger.

8 Il leur dit :

9 aussi longtemps qu'il vit,

10 il ne le mangera pas,

11 sauf s'il le tue,

12 et qu'il devienne un cadavre.

13 Ils dirent :

14 autrement, il ne pourra pas le faire.

15 Il leur dit :

16 vous-même cherchez un lieu pour vous
17 dans le repos
18 de peur que vous ne deveniez cadavre
19 et que l'on ne vous mange.

La *Source Q*, dont certains disent qu'elles reflètent beaucoup de paroles initiales de Jésus, même avec la révision susmentionnée qu'elle présente, dit de même que tout « cadavre » sera dévoré :

Mt 24/28 : Où que soit le cadavre, là se rassembleront les vautours.

Lc 17/37 : Où sera le corps, là s'assembleront les aigles.

Combien en tout cas j'aime cet agneau de l'[*Évangile selon Thomas*](#), même si naïvement présenté, qui doit rester vivant pour ne pas être mangé, en opposition à l'autre, si connu et à mon avis si contestable, qui doit porter/enlever les péchés du monde (Jn 1/29)...

Nous voici bien loin du dualisme initial. L'unification de l'être s'est opérée, dans ce qu'on appelle à partir du grec un *hésychasme*, et du latin un *quiétisme*. Je ne vois pas pourquoi « Qu'il repose en paix » doive être réservé à un mort, comme on le voit sur les tombes (*Requiescat in pace* → RIP). Que peut-on souhaiter de mieux à un vivant – sinon, peut-être, qu'il le reste ? Jésus lui-même ne nous a-t-il pas promis le repos (*anapausis*) pour maintenant : Mt 11/28-29 ?²⁹ Je vous souhaite donc, à vous aussi, de ne pas « devenir cadavre », de *rester vivants*, et pour cela de trouver, comme le petit agneau, « ce lieu pour vous dans le repos »...

© Michel Théron – 2010



Photo D.R.

Aux Gnostiques le monde apparaît donc comme un immense puzzle, une anagramme à reconstituer... (page 7)

²⁹ « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et recevez mes instructions, car je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez du repos pour vos âmes. »